

EN L'HONNEUR DE LA TERRE

PAR

geneamonarbre.org

RAIMOND GHIL
GEORGE LOU
LINE BREUILLIENS

RENÉ DEBRESSE, ÉDITEUR
38, Rue de l'Université, 38
PARIS

13507

EN GASCOGNE

par

RAIMOND GHIL

geneamanarbre.org

SOUS UN VIEUX TOIT AU PAYS LANDAIS

geneamonarbre.org

Migueline, ce matin-là, fut debout bien avant l'aube. Il lui fallait avant de rejoindre Caddet, tout à l'extrémité d'Amou, au bord même de la ravine qui voit passer le Luy, faire tant de choses ! Elle était active certes, mais aujourd'hui, tous les mouvements au ralenti elle pensait que de longs jours s'écouleraient sans qu'elle revit le jeune résinier. Migueline savait qu'une peine de plus tarauderait son âme. Elle allait, venait, obéissant à l'instinct qui faisait d'elle la servane modèle. Déjà, la salle dont les poutres enfumées, soutenaient jambons et lards ensachés, s'éclairait des rougeoiements du feu. La grande cheminée pétillait de toutes les flammes du foyer, et l'énorme pot de fonte se balançait au bout de la crémaillère, en chantonnant, allègre. Une chatte et ses chatons enlacés, ronronnant près de lâtre, retinrent une seconde son regard attendri, puis vaillante, elle se dépêcha de préparer les légumes, pour la *garbure* (1) du matin. Il lui faudrait ensuite songer à remplir l'auge des porcs, gorger les oies, donner la pâtée et le grain aux volailles... traire les vaches : tandis que Maître Césaire, avec l'homme de journée s'activeraient auprès du cheval et des quelques brebis...

(1) Soupe préparée aux choux avec un morceau de porc ou d'ole.

Quand le jour parut, Migueline avait accompli déjà une rude besogne ; alors dès que Margaride, une fillette de huit ans, l'aînée des enfants fut levée, elle pensa à partir, sachant que la petite saurait mettre pour le déjeuner des hommes, les assiettes calottes, les couverts d'étain, les gros verres et la marie-jeanne de *piquepoult* (1). Jusqu'à son retour elle serait sage et veillerait même sur les jumelles endormies. Migueline s'en fut donc rapide au dernier rendez-vous de Caddet. En sortant de la maison, la forêt s'étirait à perte de vue dans un alignement monotone et sombre que rien semblait-il ne devait éclairer. Pendant des jours, sous un ciel bas, derrière les grandes dunes, l'Océan qu'on ne voyait pas avait gémi en courbant la cime des pins. L'immense rumeur s'amplifiait en écho, mais c'était tout de même le silence... le silence des « pignadas » mystérieux qui vivent, jasant et se plaignent comme l'âme qui s'abandonne... Et soudain l'hiver était en fuite, sans que personne s'en soit avisé sous le vieux toit, perdu au milieu des landes, il y avait tant à faire ! Mais ce matin Migueline en traversant la pinède, sentit son cœur pourtant lourd de tristesse, s'envoler comme un oiseau joyeux. Quelque chose de plus léger dans l'air annonçait le printemps. Plus que toute autre, ardente, pas encore résignée à la vie, elle était sensible au changement des saisons et ses yeux ravis retrouvaient la douceur d'un jeune rayon de soleil à travers les sous-bois, éclairant les fûts noirs. Les fougères s'étendaient royales dans leur vert tout neuf, et le sol commençait à se couvrir d'une lèpre mauve. Bientôt ce serait

(1) Vin blanc des Landes Gasconnes.

la magnificence de la forêt avec l'or des genêts, le rose délicat des bruyères... bientôt ce serait le travail de la *jème* (1). Migueline s'en réjouissait. Qu'elle aimait les chauds après-midi dans la pinède où les aiguilles craquantes animent la solitude de mille présences insolites, le jeu des écureuils à travers les arbres, le chant énervant des cigales et la chute des « pignes » tandis que les mains gluantes elle aidait Maître Césaire à faire des *amas-ses* (2). Sa jeune gorge palpitait, sa bouche entr'ouverte respirait la brise encore humide... odeur de jeunes plantes, de sel, de résine, odeur de l'Océan. Au-dessus d'elle, la cime des pins immobiles se détachait sur le ciel paré de bleu, du manteau de la Vierge !. Soudain sa joie tomba, elle se rendait compte que Caddetou cette saison n'animerait plus la futaie sonore de ses « Ho... o... par ici, Migueline, la *cuarte* » (3). Elle-même serait-elle là dans quelques semaines ? Elle marcha encore assez longtemps, puis s'arrêta au bord de la ravine. Elle eût le temps d'apercevoir une tourterelle en fuite, puis les grelots d'une mule, pimpants dans le matin vermeil, lui apprit que celui qu'elle attendait était là. Brun, agile, d'une maigreur robuste, de beaux yeux gris câlins sous le béret crânement jeté sur le front, Caddet avait une certaine allure.

— *Adichats* (4), jolie Mie, fit-il d'un air joyeux.

— Caddetou, murmura-t-elle, c'est vrai, te voilà donc parti ?

(1) Résine.

(2) Récolte de la résine.

(3) Récipient pour la résine.

(4) Bonjour.

Sans répondre il la prit dans ses bras et baisa ses lèvres rouges comme un fruit d'arbousier. Elle se dégagea très pâle sous le hâle doré, et lui, attristé soudain le timbre sourd :

— Il le faut bien, Mie, ici la terre ne nourrit plus son homme et j'ai trouvé une bonne place à Bordeaux, une place sûre où chaque semaine l'argent sonnera dans ma poche.

Elle secoua la tête tristement.

— Depuis la dernière *amasse*, tu as vécu, il me semble, puisque tout l'hiver tu as travaillé en forêt à des coupes de bois... et de nouveau la saison revient... N'es-tu pas bien ici, nous aurions pu côte à côté attendre patiemment nos épousailles. Cad-detou, nous sommes-nous jamais quittés ?

Tous deux étaient debout, immobiles, mais si près que leur souffle se fondait.

— Miguelinette, tu ne comprends pas, je veux que lorsque tu seras ma *nobi* (1), tu ne te crèves plus à l'ouvrage... Je t'aime, ma petite Mie, Migueline, je t'aime.

De lourdes larmes voilèrent les yeux de la servante.

— Oui, dit-elle, mais tu pars !...

Caddet, soucieux d'abord, prit les mains de sa promise et voilà que la colère montait en lui.

— Oui, je pars, c'était convenu entre nous, tu étais consentante, Migueline, ne devais-tu pas me suivre ?... Au dernier moment tu demandes d'attendre, soit, mais dans deux mois, je viendrais te chercher, j'en ai assez que tu sois la bête de somme du Césaire, qui ne te donne pas de gages...

— Comment le pourrait-il ? Ne sois pas injuste,

(1) Epouse.

ce n'est pas lui qui me retient, c'est moi qui ne veux pas laisser ces cinq « drôlaillons » à la misère, à l'abandon. Depuis dix-huit mois, à force de courage, de travail nous sommes arrivés à un résultat, mais il reste beaucoup à faire... Caddetou, comment veux-tu que deux mois suffisent, quand il faudra peut-être toute une année... ils ont tant besoin de moi, le père comme les petits, depuis que la *Dalène* (1) est morte.

— Ce buveur de « pluepoult », ce sans le sou qui doit à tout le monde.

— Le chagrin est un mauvais ami, d'ailleurs, il y a beau temps qu'il n'entre plus au bistrot de la Cafouche, boire un verre... La *Dalène* lui a coûté cher, les remèdes, le médecin aussi, il est facile de s'endetter quand on n'est pas riche et que cinq bouches demandent la becquée...

— Ce n'est pas à toi de l'aider...

— *Saint maï de Diu* (2), qui pourrait bien le faire à ma place ? Un bon maître, brave à l'ouvrage, si honnête...

— Qu'il se trouve une autre servante...

— Personne ne voudra y aller, il y a trop de travail, moi ce n'est pas pareil, voilà longtemps que j'y suis et la *Dalène* m'aimait comme une *drole* (3) ; je ne fais que lui rendre ce qu'elle m'a donné...

— Triple Diu Biban, s'écria-t-il rageur, en ployant en deux une branche morte. Quand donc seras-tu raisonnable ? Dans deux mois tu seras ma *nobl*, je te le répète, Migueline, sinon Caddet sera perdu pour toi.

(1) Maîtresse.

(2) Sainte Mère de Dieu.

(3) Fille.

— Oh ! fit-elle angoissée, je ne te savais pas si rude...

— C'est que je souffre aussi, avoua-t-il tout bas... Viens, je dois prendre le car à Mugron, le vieux Jeanti m'accompagne, ce sera bientôt l'heure.

— Caddetou, implora-t-elle doucement en marchant à ses côtés, tu reviendras d'ici peu, n'est-ce pas ?

Il sentit en lui comme un vague regret.

— Les voyages sont chers, Miguelinette... Surtout, ne pleure pas, ajouta-t-il, l'accent voilé, en la prenant de nouveau tout contre sa poitrine. *Adichats*, alors, ma pauvrotte Migueline !

Mais elle, silencieuse et raidie, tendait à son promis un fin visage aux grands yeux meurtris. Leurs lèvres s'épousèrent longtemps, il la serra bien fort encore, et rejoignit le vieux, très vite. Immobile, au pli de la ravine, Migueline écoutait un bruit de grelots qui dévalant la route pavée, allait en s'éteignant.

— Caddetou !... Caddetou !...

Mais sa voix mourut dans sa gorge serrée. Lentement elle reprit le *séndè* (1) de la forêt, la pensée absente, un frisson agitant ses mains. Lasse tout à coup elle butait aux souches des *bacans* (2) qu'elle traversait ; son cœur défaillait ; quelque chose de lourd tapait sous la gorge ronde, elle savait que c'était le poids des larmes qu'elle avait retenues. Les yeux perdus, l'âme inquiète, inattentive aux lieux familiers, elle songeait gravement au sort de son amour ! Sur sa tête brune, les grands pins

(1) La cruche.

(2) Sentier.

où muse le vent, s'agitaient en vagues chantantes, complainte nostalgique qui déferlait jusqu'au fond des pignadas. Le soleil jouant à cache cache avec ses rayons, en illuminait tout un côté, tandis qu'une partie de landes dénudées s'éclairait d'une vapeur rose ; par instant des bouffées tièdes lui soufflaient au front, caresses printanières ! Qu'ils sont loin déjà les souvenirs... de l'été, de l'automne..., tous les souvenirs depuis qu'elle aime Caddet, le charmant *gouyat* qui rôdait sans cesse autour des courtils, des parcs à moutons, dont les petits toits sont couverts de bruyère sèche, pour la rejoindre plus vite quand elle n'allait pas en forêt. Souvent ils demeuraient silencieux, troublés du même désir, peut-être en un autre endroit moins découvert, se fussent-ils pris un baiser... D'autres souvenirs encore, toujours des souvenirs !... il lui semble que c'était hier, lorsque dans la forêt, accablée de chaleur, le résinier, pour qu'elle puisse se désaltérer, allait loin quelquefois plonger dans Le Luy la *bane* (1) d'argile rouge, qu'il rapportait débordante d'eau fraîche... elle buvait la première, goulue... et Caddet à son tour, mais lentement, comme s'il cherchait à trouver sur ses lèvres, le goût et la chaleur des lèvres de Migueline. A cause d'elle, il faisait des journées nombreuses chez le Césaire, et il se trouvait là, chaque fois qu'un événement de la vie domestique, se passait. C'était la tuerie des porcs, le tripotage, le sacrifice des oies dûment engraisées, avec le découpage des quartiers, ailes et cuissots, et surtout les foies énormes, orgueil de la maison... Le jour du *mazet*, la famille était en liesse, et le soir pour couronner

(1) Cruche.

la fête, l'on mangeait les cruchades... Beaucoup de fatigue, mais Caddet à lui seul abattait l'ouvrage adroitement, et savait « entraîner » les autres, sans oublier pour cela de la caresser sans cesse du regard. Il aurait aimé l'embrasser souvent, mais les enfants étaient toujours entre eux, charmants et insupportables !... les enfants ! La pensée raffermie soudain, elle se hâte maintenant. Que fait-elle à rêver ainsi sous bois, alors que là-bas au « vieux toit » tout le monde l'attend. Ses petits pieds ne butent plus aux racines de bruyère, son devoir l'appelle, pressant, impérieux. Comment Caddetou peut-il concevoir un instant, qu'elle laissera tout ça, ce qui fait sa vie de toujours, et le cadre de son enfance. Ces Landes tantôt âpres, tantôt ensorcelantes, mais sans cesse attirantes, qu'on les a dans le sang à jamais ! Elle court presque en atteignant les *tuques* (1) couvertes de pins noirs, elle essaie de raccourcir son chemin en se frayant un passage à travers les ajoncs phosphorescents, et ses mains brunes se déchirent aux épines. Qu'importe ! Déjà, elle aperçoit là-bas au milieu de la clairière, la maison basse, le *pasteng* (2), les étables à porcs, et le vieux figuier noueux. Alors un sentiment de réconfort l'apaise, un court instant elle s'arrête pour respirer, puis elle arrive calme et domptée, reprendre le fardeau de chaque jour.

Les semaines passèrent, toutes remplies de dur labeur pour Migueline et Césaire. Les journées longues, les nuits courtes... le malheur qui ne cessait pas. Les jumelles eurent la coqueluche, si petites, que de difficultés pour les soigner ; on avait

(1) Eminences abruptes.

(2) Pâtis.

dù abattres une vache accidentée ; les brebis voyaient leur troupeau décimé par la maladie... Tenace, la servante tenait tête à tout ; son courage, sa vaillance, l'oubli total de sa personne au milieu de cette lutte continuelle donnait à Césaire une sécurité réelle qui lui faisait espérer le miracle. Pourtant Migueline songeait à Caddet parmi ses tracasseries journalières et souvent, elle se disait qu'il avait eu raison de la planter là, la terre et ses bénéfiques aléatoires, pour des gains plus sûrs... Le temps, où il viendrait la chercher, approchait mais quelque chose de douloureux s'insurgeait en elle à cette idée... Non, elle ne pouvait pas encore partir, elle le savait. N'était-elle pas Celle de qui l'on attend tout. Mais Caddet, que ferait-il ? Une sueur d'angoisse l'envahissait... Elle avait peur. Une nuit, Françounet faillit mourir. Une attaque de croup griffait la petite gorge haletante et jusqu'à l'aube où Césaire put enfin ramener le médecin, Migueline était restée au chevet de l'enfant, pleurant, priant, essayant de soulager le pauvre, se torturant les mains d'impuissance... Il fut sauvé... mais durant les heures de convalescence, Migueline qui ne quittait pas le « drôlaillon » se rappelait avec effroi, les heures terribles où elle avait cru voir mourir Françounet... et la promesse faite à la Saint Maï dé Diü !... Personne ne pouvait la délier de son serment, pas plus Caddet que les autres, elle savait qu'elle était prisonnière de ce foyer, de ce bien, mais encore plus de ces tout-petits qui l'aimaient, et qui, dans leur faiblesse, tendaient leurs petits bras vers elle. Adieu, jeunesse ! Adieu amour ! Adieu tous les rêves que l'on fait à vingt ans !... Elle écrirait à son promis, elle lui dirait qu'elle ne pouvait le faire attendre toujours, et que des deux

routes elle avait choisi la plus ardue, celle qui blesse le corps et l'âme, qu'il tâche de comprendre, de ne pas la maudire ! Plus tard je suis sûre que tu reviendras à la terre, le sol qui vous voit naître ne vous trahit jamais... « Adichats ! Cadde-tou !... »

Les mois s'égrenèrent un à un. Le vieux toit semblait enfin renaître à la vie. Les enfants poussaient drus et joyeux comme une bonne herbe bien plantés. La résine et la laine se vendaient raisonnablement, et le « bien » lavé de ses dettes, ne connaissait plus qu'un seul maître, Césaire. L'aisance était venue à ce foyer, suprême bénédiction d'un labeur forcené. Tout ce modeste bonheur, qui paraissait si simple, était pourtant la forme la plus pure du courage et de l'abnégation de Migueline. Césaire savait ce qu'il devait à cette « drôle » ; depuis quelque temps, il se sentait obsédé par une idée fixe. Au soir d'une journée d'automne passée au marché d'Aire, à la vente des porcs, dès qu'ils furent installés dans la salle commune, après avoir compté leur recette, le maître se mit à parler lentement, tout en roulant une cigarette.

— Voilà, Migueline j'ai quelque chose à dire. Tu sais que je parle rarement, les paroles sont trop souvent inutiles, mais quand je parle, c'est que ça vaut la peine.

Migueline qui s'était mise à ravauder quelques hardes, devant l'âtre, leva la tête brusquement.

— N'aie crainte, *maïnade* (1), je ne veux que ton intérêt, après ce que tu as fait pour nous tous ici, c'est bien naturel n'est-ce pas ? Je te connais depuis des ans, tu t'es sacrifiée pour ne pas aban-

(1) Enfant.

donner la tâche que tu voulais mener à bien. J'étais un homme perdu, lâche devant la peine, mes enfants privés de tout, le patrimoine de mes « vieux » jeté aux quatre vents des enchères... mais tu étais là Miguelline, tu as toujours été là, cela a suffi pour que tout rende dans l'ordre. Il faut à la maison, une *Dalme*, veux-tu être celle que l'on craint, que l'on respecte, que l'on aime. *Dià Biban*, je sais que tes vingt-cinq ans sont loin de mes quarante, et je ne suis pas beau... à défaut d'amour, il y a beaucoup de choses qui nous rapprochent, la tendresse des *mainades*, les soins jaloux qu'on apporte à faire fructifier le sol... on a peiné, on a souffert ensemble, on a partagé les craintes, mais aussi les espoirs, tu es bien celle que prêche l'Évangile, la compagne..., la *nobi*.

— Pourquoi me marier, dit-elle rêveuse, le sacrifice que j'ai fait à votre foyer, ne m'empêche pas de rester fidèle au souvenir de Caddet.

— Non, ma mie, mais il t'empêche d'avoir des « drôles » de ta chair, seuls ils pourront tuer en toi les mauvais « loups garous »... Fais pourtant comme tu veux... le jour qu'il te plaira de répondre oui, j'en serai fier, Miguelline...

Et le temps passait. La servante continuait sa vie habituelle, cette vie qu'elle aimait, parmi le cadre familial des *pignadas*, les enfants à ses côtés, joie pure et profonde. Cependant elle ne pouvait calmer sa pensée. Il lui arrivait quelquefois de sentir une douleur lui poinçonner le cœur... sa jeunesse pleurait l'amour ! Souvent sans qu'elle le veuille, elle regardait Françounet sauvagement.

— C'est lui qui a décidé du sort de ma destinée, dois-je le haïr, ou le chérir plus encore ?

Et le petit ouvrant ses beaux yeux dorés :

— Millinette, pourquoi que tu joues à me faire peur ?

— *Pégas* (1), disait-elle en l'embrassant, qu'est-ce qui te prend.

Elle chassait ces ombres mauvaises, les paroles de Césaire lui tapaient aux tempes, en lui fouaillant la chair. Peu à peu toutes ces pensées, ces désirs faisaient chemin en son âme et un beau dimanche, après avoir prié longuement à la grand'messe d'Amou, elle accepta de devenir la *nobi* du maître.

Le soir tombe sur les Landes. Le soleil rose se glisse coquettement sur chaque bruyère, sur chaque genêt, fait encore des grâces aux aiguilles des pins qui semblent vernissées, illumine une dernière fois le ciel qui miroite comme un lac immense. Migueline assise sur le pas de la porte, berce son dernier-né. Elle regarde la fin de ce beau crépuscule. La journée est terminée, n'a-t-elle pas le droit de s'accorder un instant ? Les jumelles, rondes et charnues, trottent comme de petites folles derrière les volailles apeurées, qui ne parviennent pas à trouver leur *jouqué* (2). Janetou et Maragaride font rentrer oies et dindons du bout de leur badine, seul Françounet reste alanguie dans l'herbe, près du figuier noueux. Très loin, l'on entend les sonnailles d'un troupeau rentrant au bercail, et la voix de la pastoure chantant lentement en patois. Migueline est heureuse ! Sa maternité récente a consacré les paroles de Césaire, plus de démons qui troublent sa pensée et son cœur. Elle appartient à cette race noble qui ne vit pas de

(1) Sot.

(2) Perchoir.

chimères. Caddet est revenu depuis hier. Elle le sait, mais son souvenir n'a pu entamer sa sérénité, et lorsqu'elle le voit apparaître près des courtils, rien ne vibre sous la jeune gorge. Lui a vieilli, son visage est marqué de tristesse, un pli amer tire sa bouche.

— Miguellne, me voici revenu au pays, pauvre comme je suis parti, bien davantage encore... j'ai tout perdu !

— Moi, je suis riche... regarde mes trésors, ils sont autour de moi...

— Tes enfants ? Comme ils sont beaux... et César...

— Il fait des *galupes* (1), dans la forêt.

— La forêt !... tu avais raison, Mie, je n'aurais jamais dû partir... pour un terrien, il n'y a que le sol natal.

Grave et souriante, la jeune femme eut un beau sourire.

— Oui... là où la Providence nous a voulu, il faut rester, quoi qu'il en coûte, il y a toujours un devoir à accomplir. Pour moi il y en a eu plusieurs. La terre, le foyer à conserver, les enfants qu'on élève, le patrimoine intact à leur transmission... Beaucoup de peines, de douleurs... oui... mais beaucoup de joies sincères, de douceur féconde...

Caddetou, le regard perdu sur la pinède qui redevenait mystérieuse au soleil couchant, eut ces paroles profondes pour achever la phrase de Miguellne :

— Le vrai sens de la vie...

(1) Allume-feu.